

Manifeste conspirationniste

SEUIL

**MANIFESTE
CONSPIRATIONNISTE**

MANIFESTE CONSPIRATIONNISTE

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-149569-0

© Éditions du Seuil, janvier 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

www.seuil.com

I'll play it first and tell you what it is later.

Miles Davis

Nous sommes conspirationnistes, comme tous les gens sensés désormais. Depuis deux ans que l'on nous balade et que nous nous renseignons, nous avons tout le recul nécessaire pour départager « le vrai du faux ». Les ridicules autoattestations que l'on a prétendu nous faire remplir avaient bel et bien pour but de nous faire consentir à notre propre enfermement et de faire de nous nos propres géôliers. Leurs concepteurs s'en félicitent à présent. La mise en scène d'une meurtrière pandémie mondiale, « pire que la grippe espagnole de 1918 », était bien une mise en scène. Les documents l'attestant ont fuité depuis lors ; on le verra plus loin. Toutes les terrifiantes modélisations étaient fausses. Le chantage à l'hôpital-qui-craque, lui aussi, n'était qu'un chantage. Le spectacle concomitant des cliniques privées à peu près désœuvrées, et surtout bien éloignées de toute réquisition, suffisait à en attester. Mais la persistance, depuis lors, dans la mise en pièces des hôpitaux et de leurs personnels en fournit la preuve définitive. L'acharnement furieux à

balayer tout traitement qui n'impliquerait pas d'expérimenter des biotechnologies sur des populations entières, réduites à l'état de cobaye, avait quelque chose de suspect. Une campagne de vaccination organisée par le cabinet McKinsey et un « pass sanitaire » plus loin, la brutalisation du débat public prend tout son sens. C'est sans doute la première épidémie mortelle dont il faut convaincre les gens qu'elle existe. Le monstre qui s'avance sur nous depuis deux ans n'est pas, pour l'heure, un virus couronné d'une protéine, mais une accélération technologique dotée d'une puissance d'arrachement calculée. Nous sommes chaque jour témoins de la tentative de réaliser le projet transhumaniste dément de convergence des technologies NBIC (Nano-Bio-Info-Cognitives). Cette utopie de refonte complète du monde, ce rêve de pilotage optimal des processus sociaux, physiques et mentaux ne prend même plus la peine de se cacher. On n'aura eu aucun scrupule à imposer comme remède à un virus issu d'expérimentations de gain de fonction dans le cadre d'un programme de « biodéfense » une autre expérimentation biotechnologique menée par un laboratoire dont le directeur médical se flatte de « hacker le logiciel de la vie ». « Toujours plus de la même chose » semble le dernier principe, aveugle, d'un monde qui n'en a plus aucun. Récemment, un de ces journalistes au garde-à-vous qui peuplent les rédactions parisiennes interrogeait un scientifique un peu honnête au sujet de l'origine du SARS-CoV-2. Celui-ci devait bien admettre que la grotesque fable du pangolin marquait de plus en plus le pas face à l'hypothèse des tripatouillages

d'un certain laboratoire P4. Et le journaliste de lui demander si « cela ne risque pas d'apporter de l'eau au moulin des conspirationnistes ». Le problème avec la vérité, désormais, est qu'elle donne raison aux conspirationnistes. Nous en sommes là. Il était grand temps de lancer une commission d'experts pour en finir avec cette hérésie. Et de restaurer la censure.

Quand toute raison déserte l'espace public, quand la surdité s'accroît, quand la propagande durcit sa fêrulle afin de forcer la communion générale, il faut prendre du champ. C'est ce que fait le conspirationniste. Partir de ses intuitions et se lancer dans la recherche. Tenter de comprendre comment nous en sommes arrivés là, et comment sortir de cette petite ornière aux dimensions d'une civilisation. Trouver des complices et se confronter. Ne pas se résigner à la tautologie de l'existant. Ne pas craindre ou espérer, mais chercher sereinement de nouvelles armes. La fulmination de tous les pouvoirs contre les conspirationnistes prouve assez combien le réel leur résiste. L'invention de la propagande par le Saint-Siège (la Congregatio de propaganda fide ou Congrégation pour la propagation de la foi) en 1622 n'a pas fait les affaires de la Contre-Réforme, à long terme. Le discrédit des glapisseurs finit par absorber leurs glapissements. La conception de la vie qu'ont les ingénieurs de cette société est d'évidence si plate, si lacunaire, si erronée qu'ils ne peuvent qu'échouer. Ils ne réussiront qu'à dévaster le monde un peu plus. C'est pourquoi il est de notre intérêt vital de les chasser sans attendre qu'ils échouent.

Nous avons donc fait comme n'importe quel autre conspirationniste : nous nous sommes lancés dans la recherche. Voilà ce que nous en rapportons. Si nous osons le publier, c'est que nous croyons être parvenus à plusieurs conclusions à même d'éclairer l'époque d'une lumière crue et véridique. Nous nous sommes plongés dans le passé pour élucider le nouveau, quand toute l'actualité tendait à nous enfermer dans le labyrinthe de son éternel présent. Il fallait bien raconter l'envers de l'histoire contemporaine. Au départ, il s'agissait de ne pas nous en laisser imposer par la puissance de feu et d'affolement de la propagande régnante. Se faire au nouveau régime des choses constitue alors le principal danger, qui contient celui d'en devenir le perroquet. Redouter l'épithète de « conspirationniste » en fait partie. Le débat n'est pas entre conspirationnisme et anticonspirationnisme, mais à l'intérieur du conspirationnisme. Notre désaccord avec les défenseurs de l'ordre existant ne porte pas sur l'interprétation du monde, mais sur le monde lui-même. Nous ne voulons pas du monde qu'ils sont en train d'échafauder – ils peuvent bien garder leurs échafauds pour eux, d'ailleurs. Ce n'est pas une question d'opinion ; c'est une question d'incompatibilité. Nous n'écrivons pas pour convaincre. Il est bien trop tard pour cela. Nous écrivons pour armer notre camp dans une guerre qui se livre à même les corps avec les âmes pour point de mire – une guerre qui n'oppose certes pas un virus et l'« humanité » ainsi que le veut la dramaturgie spectaculaire. Nous avons donc tâché

de rendre la vérité « maniable comme une arme », selon le conseil de Brecht. Nous nous sommes épargné le style démonstratif, les notes de bas de page, le lent cheminement de l'hypothèse à la conclusion. Nous nous en sommes tenus aux pièces et aux munitions. Le conspirationnisme conséquent, qui ne sert pas d'ornement à l'impuissance, conclut à la nécessité de conspirer, car ce qui nous fait face semble bien décidé à nous écraser. À aucun moment, nous ne nous permettrons de nous prononcer sur l'usage que chacun peut, dans pareille époque, faire de sa liberté. Nous nous en tiendrons à plastiquer les entraves mentales les plus encombrantes. Nous ne prétendons pas qu'il suffise d'un livre pour s'arracher à l'impuissance, mais nous nous souvenons aussi que quelques bons livres trouvés sur notre route nous ont épargné bien des servitudes. Les deux dernières années ont été éprouvantes. Elles l'ont été pour tous les gens sensibles, et sensibles à la logique. Tout a semblé fait pour nous rendre fous. Il a tenu à quelques solides amitiés que nous puissions partager ce que nous éprouvions et ce que nous pensions – notre sidération et notre révolte. Nous avons enduré ces dernières années ensemble, semaine après semaine. La recherche s'en est suivie logiquement. Ce livre est anonyme car il n'appartient à personne ; il appartient au mouvement de dissociation sociale en cours. Il accompagne ce qui adviendra – dans six mois, dans un an ou dans dix. Il eût été suspect, en plus d'être imprudent, qu'il s'autorise d'un nom ou de plusieurs. Ou qu'il serve quelque gloire que ce soit. « La différence entre une pensée vraie et un mensonge consiste

dans le fait que le mensonge requiert logiquement un penseur et non la pensée vraie. Il n'y a besoin de personne pour concevoir la pensée vraie. [...] Les seules pensées auxquelles un penseur est absolument nécessaire sont les mensonges. »
(Wilfred R. Bion, *L'Attention et l'Interprétation*, 1970)

LA « GUERRE AU VIRUS » EST UNE GUERRE QUI *NOUS* EST MENÉE

1. Le coup du monde. 2. La conjuration des amputés. 3. Clartés de la terreur.

1.

Ce fut un coup du monde.

Une offensive de tous les diables, sans limites, foudroyante, latérale.

Une frappe de drone sur la situation mondiale, sous le soleil de midi, alors que le bon peuple des Terriens s'apprêtait à passer à table.

La déclaration sans semonce d'un nouvel état de choses sous-jacent, boiteux, mais prêt à entrer en scène.

La moitié de la population mondiale confinée – une suspension instantanée de toutes les habitudes, de toutes les certitudes, de toute la vie.

Puis un bombardement, un tapis de bombes de chaque instant – psychologiques, sémantiques, informatiques et informationnelles.

Et qui n'a plus cessé.

La communication a toujours été *de guerre*. Elle est née dans ce cadre-là, elle n'a jamais servi qu'à cela, particulièrement en « temps de paix ».

Sa vérité ne réside jamais dans ce qu'elle dit, mais dans les opérations qu'elle mène, et qui sont aussi lisibles qu'un secret au milieu du visage.

Tant pis pour ceux qui n'y voient rien.

Un monde qui proclame, à longueur de séries, de romans, de jeux télévisés, de manuels de savoir-être l'éminence, de la duplicité et les charmes de la tromperie veut qu'on le croie sur parole.

Cela semble grotesque.

Mais le grotesque ne se maintient que par la terreur.

Il ne fut plus, dès lors, question que d'intimider.

Cela non plus n'a pas cessé.

Comme les pervers ne conservent leur empire qu'en poussant plus loin leurs abus, cette offensive ne peut se croire victorieuse qu'à condition d'avancer toujours.

« **Le mal doit se faire tout à la fois, afin que ceux à qui on le fait n'aient pas le temps de le savourer** », conseillait Machiavel.

En Colombie, la police est allée exécuter des opposants à domicile, directement, au bénéfice du confinement.

En Inde, on asperge les intouchables d'eau de Javel pour les « désinfecter ».

Au Sri Lanka, on interdit aux musulmans d'enterrer leurs morts « à cause du coronavirus ». Et comme il n'est pas question de les incinérer, on leur suggère d'aller les inhumer ailleurs.

En Israël, c'est l'antiterrorisme qui traque les « cas contacts » et le Premier ministre traite les non-vaccinés de « bombes à retardement ».



En Australie, à la mi-août 2021, une médiatique chasse à l'homme est lancée par la police en vue de retrouver un « fugitif du Covid », Anthony Karam, qui n'est pas à l'adresse indiquée pour sa quarantaine. Qui ne se trouve être, non plus, ni tout à fait blanc, ni tout à fait anglo-saxon, ni tout à fait protestant.

Finalement, la police débusque l'« ennemi de la santé publique numéro 1 » – c'est ainsi qu'elle le désigne – dans un hôtel en face de chez lui. On le traîne devant les caméras en combinaison blanche, avant de l'envoyer s'isoler en prison.

En Italie, en réponse aux cortèges contre le *green pass* désormais requis pour travailler, le gouvernement interdit *toutes* les manifestations dans les centres-villes avec la bénédiction des centrales syndicales. Les gens pourront bien faire des *sit-in* en périphérie, masqués et à un mètre les uns des autres.

À Hong Kong, Carrie Lam, la chef de l'exécutif dont la révolte générale avait bien failli avoir la peau en 2019, se venge en organisant des « confinements-embuscades » dans les quartiers populaires – la police boucle le quartier et contrôle tout le monde.

À Singapour, après le robot-chien de Boston Dynamics qui aboyait aux passants en mai 2020 de respecter la « distance sociale », c'est maintenant le robot Xavier qui patrouille les rues à la poursuite des fumeurs, des vendeurs à la sauvette et de ceux qui osent se réunir à plus de cinq, norme sanitaire oblige. La délégation ministérielle française « aux industries de sécurité et à la lutte contre les cybermenaces » s'intéresse particulièrement à cette expérimentation.

En France, fidèles à la tradition locale d'inhumanité administrative, on nous a interdit d'embrasser une dernière fois nos parents mourants avant de les fourrer, sans soin ni cérémonie, dans des sacs à cadavres. Pas d'obsèques. Venez chercher les cendres dans deux semaines.

Au printemps 2020, une vieille amie – une vieille *terroriste* à coup sûr – passait le temps suspendu du confinement avec quelques-unes de ses voisines, se lisant des poèmes de leur goût, de leur *cœur*, depuis leurs fenêtres respectives. Elles ne tardèrent pas à recevoir une lettre de la copropriété leur intimant de cesser ce scandale : prendre du bon temps « pendant que d'autres meurent » !

Ce monde ne se domine plus lorsqu'il s'agit de cracher sa rage contre tout ce qui ose encore respirer – les jeunes, les pauvres, les dansants, les insouciantes, les irréguliers.

Partout, l'oppression que l'on n'avouait pas comme politique s'affiche désormais comme biopolitique. C'est le règne de la *statistique réalisée*.

Partout, les gouvernants rêvent de Chine.

Il n'y a qu'eux pour en rêver.

Toute cette terreur n'est pas sérieuse.

C'est celle d'un monde fini, mais qui ne *veut pas* finir. Qui n'est que cette volonté vide de durer. Qui est à la merci d'un éclat de rire trop contagieux.

Un monde dont chaque jour expose la faillite, entre deux publicités pour l'entreprise du futur et les voyages interstellaires.

La terreur qu'il déploie est celle qu'il ressent.

Des gens *qui tremblent* ont manifestement décidé de frapper un grand coup. Un grand coup pour restaurer leur autorité perdue et leurs marges déclinantes.

Mais rien ne peut durablement restaurer l'autorité des médias et des gouvernements, de la politique et de la culture, de la science et de l'industrie – du capital sous toutes ses formes : toute autorité brûle et rebrûle chaque été dans les brasiers planétaires. Elle se noie et se renoie désormais dans chaque inondation sans précédent et chaque mousson à contretemps. Elle s'ensevelit jour après jour sous le torrent de mensonges qu'elle doit proférer à flux tendu, pour se survivre encore.

La technologie n'offrira aucun remède aux dégâts de la technologie.

Ce monde ne parviendra pas à enjamber son propre cadavre.

Son grand coup est *désespéré*.

Qu'il n'ait rencontré presque aucune résistance prouve assez combien *plus rien ne tient*.

2.

Bien sûr, il y a un prestige de la terreur.

Il y a une *aura* du pouvoir, qui hypnotise.

Le premier freluquet venu, à peine sorti de la commission Attali qu'on l'a mis président, passe pour un sphinx, et son inconsistance pour de la *maestria*. Staline lui-même, faisant la couverture du *Times* en 1939, n'est plus l'enfant battu à mort, aux pieds palmés, au bras difforme *qu'il*

demeure pourtant. Dans le camp d'en face, Allen Dulles, l'homme des services secrets américains sous huit présidents, le directeur de la CIA dont Kennedy eut la tête et qui en retour eut la tête de Kennedy, n'est soudainement plus le pied-bot qu'il fut gamin lorsqu'il court les femmes. Cela vaut pour le moindre « chef », de chantier ou de cabinet. La hiérarchie sociale est celle de la mystification. Elle est aussi, conséquemment, celle de l'amputation sensible. Pour que la mystification soit reine, il faut que l'aveuglement soit roi. Pas une seconde de ce monde ne serait possible, si l'on pouvait y exister et voir ce que Kafka y voyait. **« Nous vivons tous comme si nous étions des despotes. Cela fait de nous des mendiants. [...] L'angoisse de la mort est seulement le résultat d'une vie qui n'est pas accomplie. C'est l'expression d'une trahison. [...] Ces grandes rencontres politiques sont au niveau du Café du Commerce. Les gens y parlent beaucoup et très haut, et ce pour en dire le moins possible. C'est un mutisme assourdissant. La seule chose là-dedans qui soit vraie et intéressante, ce sont les affaires conclues en coulisse, dont personne ne souffle mot. »** (Gustav Janouch, *Conversations avec Kafka*, 1968) Depuis lors, un siècle de ravages a suffisamment illustré combien, en toutes choses et à peu près seul, Kafka voyait juste. Il est de toute première instance que chacun tienne bien barricadé l'accès à *ce qu'il éprouve néanmoins*. Et l'on sera bien inspiré de s'épauler les uns les autres dans cette louable propension – ce qui n'interdit nullement de piloter

son existence en fonction des rumeurs qui s'échappent du sous-sol condamné. Après tout, l'amputation n'a jamais empêché les sensations venues d'un membre fantôme. L'ordre social qui règne est plus que jamais cette conjuration d'amputés – une conjuration objective, structurelle, spontanée, universelle. Un *militantisme* de l'amputation court même visiblement du plus obscur des *data scientists* à Elon Musk. Comme s'il leur fallait absolument répandre leur mal. Un mal qui vient de loin et dont on pouvait déjà sentir le souffle mauvais quand, en 1933, l'Exposition universelle de Chicago intitulée *Un siècle de progrès* adoptait pour slogan : « **La science découvre, l'industrie applique, l'homme se conforme.** » L'impulsion rageuse de piétiner toute sensibilité semble former le moteur secret de l'accélération technologique en cours. Rapacité financière et désir d'asservissement en procèdent également. Il suffit d'écouter parler Lin Junyue, le théoricien chinois du système de crédit social Sésame, lorsqu'il explique que « si vous aviez eu le système de crédit social, vous n'auriez jamais eu les Gilets jaunes ». Il suffit d'écouter Mark Zuckerberg, ou Yuval Harari, ou Bill Gates. Au travers d'eux, c'est l'impératif social de difformité que la claque médiatique célèbre. On les dit géniaux, visionnaires, audacieux, mais surtout *intelligents*. Leur réussite en atteste. Mais non : ils ne sont que *malins*. Au fond, toute leur réussite aura consisté à faire passer leur malignité pour de l'intelligence. C'est trop leur accorder que de les peindre en nouveaux Satan, sauf à reconnaître que ce

qui caractérise le Diable n'est rien de fascinant : une banale disgrâce, une simple privation d'être. Ce qui leur donne des airs d'extraterrestres ne provient pas d'une supériorité, mais d'un défaut intime. S'il leur faut à toute force « augmenter l'humain », c'est qu'ils ne le connaissent qu'amputé, et pour rendre cette amputation *définitive*. S'ils s'activent tant, c'est qu'ils croient leur manque ainsi insoupçonnable, et afin de le *retourner en pouvoir*. Le vide qu'ils ont au cœur les rend insatiables. Rien ne parvient à leur procurer la sensation d'être vraiment en vie. D'où leur obsession de régir celle des autres. Ce sont des *insecure over-achievers*, des surperformants qui ne savent pas où ils habitent – et l'un du fait de l'autre. Ils le concèdent d'ailleurs volontiers, en privé. En cela, leur malignité s'est développée à la mesure de leur manque. Toute leur obsession autour du cerveau, de la cognition et des neurones n'y peut rien : l'intelligence a son siège dans le cœur – cela s'est toujours su. L'intelligence passe par le cerveau, comme elle passe par le ventre, mais sa demeure est le cœur. Car le cœur est le siège de la participation au monde, de la disposition à être affecté par lui et à l'affecter en retour.

Leur rage *de détruire le monde* sous prétexte de le reconstruire de pied en cap provient de là : de l'amputation qu'ils ont au cœur.

Il ne leur suffit pas de s'être accaparé toute richesse, il faut encore que l'insouciance de ceux qu'ils ont dépossédés les révulse.

Leur ressentiment envers les pauvres est infini.

Que les pauvres osent encore vivre, se retrouver voire festoyer suffit à leur gêner la possession du monde.

Ce n'est pas assez qu'ils se soient entourés de services de sécurité personnels : ils paniquent encore intérieurement d'un effondrement toujours possible – comment vont-ils, alors, se garder de leurs gardiens ?

Leurs rêves ne sont qu'une longue enfilade de *worst-case scenarios*.

Ils vivent dans la terreur de leurs propres forfaits.

Jamais ils ne nous pardonneront ce qu'ils nous ont fait.

En guise d'exorcisme, ils multiplient les projets *data for good*, les sommets *tech for good*. Ils veulent croire qu'ils sont là « pour le bien » et « pour de bon », ces misérables.

Si c'était le cas, ils n'auraient aucun besoin de l'afficher ainsi – cela *se saurait*.

À ce point, il serait saugrenu de se demander s'ils conspirent, les 1 % qui détiennent 48 % de la richesse mondiale, qui fréquentent partout le même type d'écoles, de lieux et de gens, qui lisent les mêmes journaux, succombent aux mêmes modes, baignent dans les mêmes discours et dans le même sentiment de leur supériorité héréditaire.

Évidemment qu'ils respirent le même air.

Évidemment qu'ils conspirent.

Ils n'ont même pas besoin de comploter pour cela.

« En toute franchise, nous estimons qu'il ne peut rien exister de plus dangereux qu'une société dans laquelle

les psychopathes prédominent, définissent les valeurs, contrôlent les moyens de communication. [...] Ils vont refaire de nous des *patients*. » (Philip K. Dick, *Les Clans de la lune Alphane*, 1964)

3.

Les ressorts du présent, au fond, sont enfantins.

Pour les posséder tout à fait, il suffit de ne pas oublier *ce que nous savons déjà*. De ne pas attendre que des aveux des gouvernants viennent *autoriser* nos perceptions.

Tout besoin de preuve est infini. Il est voué à l'inassouvissement. La preuve de la preuve fait toujours défaut, et ainsi de suite. C'est un rapport au monde *qui fuit*, non une requête adressée à son endroit.

Cela dit, on le verra, quant à ce monde et ses « arcanes », tout est écrit. Tout est dit. Il suffit de chercher au bon endroit, *et de parvenir à y croire*.

L'effet de choc, l'effet de souffle de l'offensive adverse, l'effet recherché par la terreur est de nous couper de tout ce que nous savons intimement.

De nous faire perdre le fil de toute certitude.

De nous faire perdre pied.

C'est cela le *great reset* véritable.

Dans les années 1950, sous prétexte de comprendre comment les « communistes » pratiquent le « lavage de cerveau »

et comment ils parviennent à faire avouer un cardinal hongrois ou retourner des prisonniers américains de la guerre de Corée, la CIA se lance dans un vaste programme pour raffiner ses techniques de torture psychologique. Elle parvient à la conclusion qu'il y a bien mieux que la gégène, et bien mieux que le LSD : il y a le syndrome « DDD » pour *Debility, Dependency, Dread* (Affaiblissement, Assujettissement, Apeurement). Il suffit d'isoler le sujet humain, de suspendre toutes ses habitudes et de le remplir d'effroi pour lui faire perdre tout contact avec lui-même, pour le dépersonnaliser et le rendre malléable à souhait. C'est le genre de techniques que l'on prête généreusement aux « sectes », ou que l'on pratique dans le « management par la manipulation mentale ».

« Une opinion largement répandue veut que la terreur fasciste n'ait été dans l'histoire moderne qu'un épisode éphémère, à présent heureusement derrière nous. Je ne peux partager cette opinion. **Je crois que la terreur est profondément enracinée dans les tendances mêmes de la civilisation moderne, et plus spécialement dans la structure de l'économie moderne. [...] Le système moderne de terreur revient essentiellement à l'atomisation de l'individu.** Nous tremblons devant les tortures infligées aux corps des hommes ; mais nous ne devrions pas être moins horrifiés par la menace sur l'esprit des hommes. La terreur accomplit son travail de déshumanisation par l'intégration totale de la population en collectivités ; elle vise à priver les hommes

des moyens psychologiques de communication directe entre eux malgré le – ou plutôt à cause du – formidable appareil de communications auquel ils sont exposés. **L'individu en situation de terreur n'est jamais seul et toujours seul. Il s'engourdit et s'endurcit non seulement vis-à-vis de son voisin, mais vis-à-vis de lui-même** ; la peur lui dérobe son pouvoir de réaction émotionnelle et mentale spontanée. Penser devient un crime stupide ; cela met en danger sa vie. La conséquence inévitable est que la stupidité se répand comme une maladie contagieuse parmi la population terrorisée. **Les êtres humains vivent alors dans un état de stupeur – dans un coma moral.** » (Leo Löwenthal, « L'atomisation de l'homme par la terreur », 1946)



Portugal. « N'ayez pas peur d'avoir peur ». #cascais-reste-à-la-maison

Il paraît que déceler quelque rapport entre cette description et ce que nous vivons serait conspirationniste. Or il n'est jamais bon de refouler une perception parfaitement distincte. La meute des chiens de garde peut bien aboyer, railler, écuimer. Non seulement nous savons des choses qu'ils ne *veulent* pas savoir, mais nous n'ignorons pas en outre que « le monde est complexe » – comme se plaisent tant à le rabâcher ceux qui tâchent d'infantiliser leurs interlocuteurs, mais ne font, par cette formule creuse, que s'exempter de toute forme de courage. Le courage, par exemple, d'assumer une position claire vis-à-vis des opérations en cours et du monde qu'elles dessinent. Il n'y a pas qu'une épistémologie des méthodes ; il y a aussi une épistémologie des vertus. Oui, les « relations de pouvoir sont intentionnelles et non subjectives » ; oui, il y a un « caractère implicite des grandes stratégies anonymes, presque muettes, qui coordonnent des tactiques loquaces » ; oui, il s'agit de déceler la « ligne de force générale qui traverse les affrontements locaux, et les relie » ; et non, nous ne nous imaginons pas débusquer un jour l'état-major qui préside à toutes les stratégies adverses. Mais ces quelques thèses de Michel Foucault ne peuvent servir de *vade-mecum* aux lâchetés sophistiquées. Un monde aussi hostile que celui qui s'annonce ne se fait pas tout seul. On nous a fait, on nous fait plus que jamais *un monde dans le dos*. Le seul fait qu'il y ait *un* monde et non plusieurs – et partout ce même monde, toujours plus désertique, toujours plus frustrant et médiocre, chaque jour plus globalisé et pourtant chaque jour

plus étroit – est le fruit d'un effort concerté. Tout un tas de choses s'y passent bien sûr toutes seules, sans la volonté consciente de ceux qui y prennent part, et vont naturellement dans le sens de ceux qui, eux, veulent sciemment nous faire ce monde dans le dos. Et cela est en effet complexe, mais n'enlève rien à leur existence comme à la malignité de leurs opérations. Eric Schmidt, passé de la présidence de Google à celle de la Commission de sécurité nationale sur l'intelligence artificielle, peut bien s'inquiéter en février 2020 dans le *New York Times* du fait que la Silicon Valley pourrait perdre la « guerre technologique » contre la Chine à cause de l'insuffisante numérisation de la vie aux États-Unis. Mais que l'intelligence artificielle chinoise explose grâce à l'océan de données quotidiennes livrées par la cybernétisation à marche forcée du pays ne reste qu'un argument en faveur d'un projet de puissance bien arrêté. C'est ce projet, et rien d'autre, qui implique de nous obliger à vivre, le plus possible, *on line*. Comme l'observait finement un rapport de mai 2019 de ladite commission : « Les consommateurs passent à l'achat *on line* quand c'est la seule façon d'obtenir ce qu'ils veulent. » D'où l'utilité, par exemple, d'un confinement. Ceux qui ont tout intérêt à nous enfermer dans leur monde et à nous couper toute issue sont, concrètement, nos *ennemis*. C'est-à-dire des gens qui œuvrent contre nous, des gens qui ne nous veulent assurément pas du bien. Voilà l'inconvenante simplicité dont voudraient nous détourner les escamoteurs du « monde complexe » – car elle dévoile l'affreuse simplicité de leur position.

Comme chaque rupture historique, les deux années passées ont produit dans nos vies une sorte de séisme. Elles en ont redessiné le paysage. La pression *sociale*, accrue à dessein, a fait céder les amitiés de circonstance. Elle a aussi déterminé des dissidences que nous n'aurions pas soupçonnées, et accouché de complicités plus élémentaires, plus profondes, sans apprêts.

Si l'on y réfléchit posément, on conviendra que rien de tout cela n'est si fortuit.

Les distances qui se sont accusées là existaient auparavant.

Untel s'attachait plus que tout à paraître malin, ne pouvait s'empêcher d'admirer la réussite, de se référer au normal, de se vouloir *cool*, de flipper pour son crédit social.

Partout, le gradient de bêtise suit le gradient de nihilisme.

La situation opère comme un révélateur des fissures intérieures des êtres, tout comme ce coronavirus sert de révélateur aux maladies chroniques si propres à cette civilisation.

On a parlé, au sujet des deux dernières années, d'une grande confusion des esprits.

Mais il est une sorte de confusion qui précède immédiatement l'illumination.

Pour qui accepte de voir, les deux années passées auront produit une grande *clarté*.

Pour qui accepte de débayer, le champ est libre.

Ceux qui croient que les gouvernants font de leur mieux malgré leur incompetence et la bureaucratie qui les cerne,

Ceux qui n'entendent pas le cynisme abyssal qui ricane derrière toutes les proclamations sonores d'humanisme et de bons sentiments,

Ceux qui préfèrent oublier que l'eugénisme, la colonisation, le dressage des populations ou la fondation Rockefeller n'ont jamais poursuivi autre chose que « le bien de l'humanité »,

Ceux qui croient sincèrement que l'on peut « faire le bien des autres » sans commencer par leur imposer et notre définition du bien et notre altérité,

Ceux qui n'éprouvent aucun frisson en découvrant la photo d'un vétérinaire grec devenu PDG de Pfizer et arborant un masque noir sur lequel est imprimé « *Science will win* »,

Ceux qui croient, d'ailleurs, que « la science » existe quelque part comme un papa sévère et bienveillant, et non comme un champ de bataille où des paradigmes sont continuellement assaillis, mis à mal et finalement renversés,

Ceux qui préfèrent ignorer, par orgueil, confort, hétérotopie ou légèreté, après un bon siècle de raffinement dans la propagande et l'art de la communication, que la vérité était déjà *socialement* défunte et enterrée en 1914,

Ceux qui débattent encore, entre moutons, de savoir si le berger n'aurait pas quelque projet pour leur tête malgré tous les soins qu'il leur dispense,

Ceux qui répugnent à prêter à leurs maîtres des intentions inavouables, de peur de voir s'effondrer à son tour le petit château de mensonges que constitue leur propre existence sociale,

Ceux qui se croient tellement futés qu'ils répètent sur un ton de défi les insanités que le trollage gouvernemental a conçues pour eux,

Ceux qui se sont laissés gagner par l'apathie et la démission intérieure face à l'offensive tous azimuts dont la déclaration de « pandémie mondiale » a donné le signal,

Ceux qui dorment sur leurs deux oreilles alors qu'un président ayant bien potassé son Machiavel prétend, sous couvert de « pass sanitaire », se retailler un corps politique à sa convenance – non, gouverner ce n'est pas prévoir, et ce n'est pas servir non plus, c'est assurément « faire croire », comme disait Richelieu, mais surtout « **gouverner, c'est mettre vos sujets hors d'état de vous nuire et même d'y penser** » (*Machiavel, Discours sur la première décade de Tite-Live*),

Ceux dont le parti est de ne rien prendre à cœur, de ne rien prendre au sérieux, de faire comme si de rien n'était,

Ceux qui n'éprouvent pas comme appelant riposte tout le mal concentré que l'on nous a infligé ces dernières années,

Ceux qui acceptent tranquillement le contrôle total comme condition pour « retrouver la liberté »,

Ceux qui se soumettent à toutes les normes inventées d'hier et de nulle part dans l'espoir d'un « retour à la normale » qui, pour cette raison même, n'advientra jamais,

Ceux qui ne se contentent pas d'obéir à des obligations humiliantes, mais en théorisent en outre la nécessité,

Ceux qui croient qu'il y a des parenthèses dans l'histoire comme il y en a dans les phrases et se rassurent en se disant que celle-ci va bientôt se refermer avec la « victoire sur le virus »,

Tous ceux-là, nous ne pouvons rien pour eux.

Après tout, l'errance aide, aussi.

LE CONSPIRATIONNISME EST LE NOM DE LA CONSCIENCE *QUI NE DÉARME PAS*

1. La conspiration anticonspirationniste. 2. Comme en 1914. 3. « Tout conspire ».

1.

Prétendre lutter contre une épidémie, et demain contre la catastrophe écologique, en conditionnant toute vie sociale à la présentation d'un « pass », sorte de version électronique généralisée du livret ouvrier du XIX^e siècle, pour ensuite flétrir comme irresponsables ceux qui trouvent cette prétention extravagante – le pouvoir présent a pris goût à cette opération récurrente : poser un réel délirant, puis déclarer hérétiques ceux qui refusent d'y souscrire.

Mais nous ne sommes pas une hérésie.

Nous sommes un *schisme*.

Il n'y a pas, en ce moment, des gens qui décident et d'autres qui protestent.

Il y a des *réalités* qui divergent, des continents perceptifs qui s'éloignent, des formes de vie qui deviennent irréconciliables.

C'est une divergence autrement plus massive et autrement plus silencieuse que tout ce qui se manifeste.

Cette situation fait littéralement *enrager* ceux qui ont besoin d'un monde unique sur lequel régner, fût-ce à leur petite échelle. À ceux-là, il faut par tous les moyens résorber ce dehors qui leur échappe. Que ce soit Augustin face au pélagianisme ou le pape Innocent III face aux mouvements spirituels, la chasse aux hérétiques procède toujours par un double mouvement de réintégration des « diplomates » – ceux qui acceptent de vivre, étymologiquement, « pliés en deux » – et d'extermination des irréductibles. L'anticonspirationnisme contemporain relève de ces sortes de cabales, quoiqu'il leur ajoute aussi une torsion supplémentaire.

L'inventeur de la rhétorique anticonspirationniste est Karl Popper avec *La Société ouverte et ses ennemis* en 1945. Deux ans plus tard, il fondait avec son ami Friedrich von Hayek, qui lui avait trouvé un poste à la London School of Economics, la conspiration la plus réussie de la seconde partie du xx^e siècle : la Société du Mont-Pèlerin. En 1947, la Société du Mont-Pèlerin part d'un état de déroute historique complet du camp libéral – le monde entier, ou presque, est devenu

keynésien. À cela, elle oppose la certitude ontologique de sa cause – Hayek, Von Mises et Popper avaient alors déjà avancé, sur le terrain épistémologique, des réfutations du socialisme dont celui-ci ne s'est au fond jamais remis, auxquelles il a même fini par se convertir. Pour tout levier, la Société du Mont-Pèlerin dispose d'un réseau d'amitiés sûres nourries d'un débat philosophique serré et de complicités discrètes tissées dans l'administration comme dans le monde des affaires en passant par le journalisme – il n'y avait donc pas là seulement des économistes. Jamais elle n'affiche sa finalité politique pourtant obsessionnelle, ne laissant transparaître aucune de ses stratégies, masquant sous la forme convenue de la discussion théorique de haute volée son agenda tactique. Par trente ans d'un travail méthodique, opiniâtre, tantôt souterrain tantôt public, la Société du Mont-Pèlerin a porté sur les fonts baptismaux le néolibéralisme. Elle l'a mis au pouvoir dans les têtes avant que dans les palais présidentiels chilien, français, britannique ou américain. Elle en a fait l'atmosphère régnante dans les sociétés, le langage spontané des gouvernements, le ressort implicite de la plupart des technologies en vogue. Elle a pris pied dans tous les domaines et s'est métastasée aux quatre coins du monde en cent départements d'université, think tanks, instituts, groupes de pression, qui eux-mêmes ont produit à jet continu mille propositions, mille rapports et analyses, mille solutions de court, moyen et long terme. Au point que gouvernants et gouvernés se retrouvent bien souvent, piochant dans l'air du temps, à faire

du néolibéralisme sans le savoir. Il n'y a pas jusqu'à la technologie des réseaux de neurones à la base du *deep learning* qui n'ait quelque dette méconnue envers Hayek & Co.



Karl Popper et Friedrich von Hayek

Il aura fallu une société singulièrement fermée pour imposer à tous la « société ouverte ». La rhétorique anticonspirationniste sert, en fait, depuis sa naissance à couvrir une intense activité conspirative. Elle s'apparente à la tactique de déni du changement climatique par les multinationales pétrolières, *qui savent ce qu'il en est depuis les années 1960*. Cela sèche l'adversaire, le laisse sans voix, lui dérobe le sol commun sous les pieds. La grossièreté du procédé désarçonne par la mise en cause quasi punk de ce qui est pourtant

une évidence sensible, en plus d'être un fait établi. Celui qui la dégaine gagne ainsi le temps de mener à leur terme les opérations en cours, et celui d'aviser pour la suite. Il met ce monde à l'abri de toute critique, dresse un écran de fumée et prépare le terrain à ses opérations futures. L'accusation de conspirationnisme est le gardien du mensonge effronté.

Le 2 juin 2006, protégé par une armée de policiers, le député-maire socialiste de Grenoble défendait l'ouverture contestée, dans sa ville, de Minatec, un nouveau centre de recherche du Commissariat à l'énergie atomique consacré aux nanotechnologies. Aux manifestants qui trouvaient à redire à ce projet, il opposait : « Faire croire que l'on imposerait un "nanomonde" totalitaire à la population sans débat préalable relève non seulement de la manipulation mensongère mais aussi d'une forme de paranoïa politique bien connue, qui s'appuie sur la théorie du complot, la haine des élites, des élus, des responsables. » Le débat n'a jamais eu lieu, bien entendu. Et les nanoparticules de Minatec, elles, sont désormais partout. Si le débat n'a jamais eu lieu, c'est parce qu'on l'a écarté *au moment où il pouvait être décisif*. Au moment où il était encore temps de défaire cette nouvelle menée des fourriers de désastres.

Plus près de nous, un beau matin de novembre 2016, Narendra Modi annonçait sans coup férir la démonétisation des billets de 500 et 1 000 roupies, soit 86 % des espèces en

Le nudge est un nudge	155
1. Méthode du coup du monde. — 2. Efforts pour rendre l'autre fou. — 3. Dialectique de la mystification.	
L'art de gouverner ne produit que des monstres	189
1. Le projet de tout gouverner. — 2. Design démocratique et pouvoir environnemental. — 3. Architectes et surnuméraires.	
La vie n'est rien de biologique	231
1. « <i>Life is our life's work</i> » (Pfizer). — 2. La métropole biopolitique. — 3. La dictature de la vulnérabilité. — 4. <i>The Family of Man</i> . — 5. La maladie de la santé.	
L'enfer présent n'est que la réalisation du vieux projet positiviste	283
1. Monstruosité de la statistique. — 2. La fondation Rockefeller et la vision moléculaire de la vie. — 3. Permanence du positivisme.	
Nous vaincrons parce que nous sommes plus <i>profonds</i>	325
1. La « société », concept réactionnaire. — 2. La guerre aux âmes. — 3. Le virus de la sécession et le schisme en cours. — 4. Conspirer, donc.	